

**REVUE DU TANKA
FRANCOPHONE
N°16**

juin 2012

Table des matières

Présentation

Le mot du Directeur.....6

Section 1

Histoire et évolution du tanka.....9

L'enfance du tanka en France et au Québec, par Janick Belleau..... 10

Le kyōka – I – les zozos – par Maxianne Berger.....28

Section 2

Principes du tanka.....40

Tensaku.....43

Tanka de poètes contemporains

Sélection de 9 tanka sur 86 reçus.....51

Micheline Aubé, Janick Belleau, Claire Bergeron, Chantal Couliou,

Marie Grimonprez-Damm, Patrick Simon

Section 3 Renga / tan renga / Tanka et prose poétique.....55

Hyakuhin du tram, par Pascal Sarpoulet.....56

Section 4 : Présentation de livres et d'auteurs.....77

Recension du Livre du Tanka francophone de Dominique Chipot,

Par Danièle Duteil.....78

Conte d'un jour en tanka – Automne – Yuuko Suzuki.....83

Abonnement.....91

Directeur de publication : Patrick Simon
Administration/Promotion : Sabine Fohr, Jeannine Joyal,
Louise Renaud

Comité de sélection des poèmes : Maxianne Berger, Patrick
Druart, Martine Gonfalone Modigliani, Mike Montreuil,
Patrick Simon, André Vézina.

Calligraphie du titre de la revue : Fumi Wada

Envoi des textes : ecrire@revue-tanka-francophone.com
Abonnements : ventes@revue-tanka-francophone.com

Site Internet : www.revue-tanka-francophone.com

© Copyright – Tous droits réservés –
Les auteurEs sont seuls responsables de leurs textes.
Toute reproduction interdite pour tous pays.

Entreprise enregistrée au Québec sous le numéro 1164854383

Dépôt légal : 2e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISSN : 1913 - 5386

Revue du tanka francophone
2690, avenue de la gare
Mascouche, QC
J7K 0N6
Canada

PRÉSENTATION

Le mot du Directeur

Patrick Simon

Écrire après Fukushima

Dans « Télérama », un hebdomadaire français, j'ai découvert un article très intéressant sur un des auteurs invités au Salon du livre de Paris – cuvée 2012 – Kenzaburô Oé, prix Nobel de littérature. Cet auteur contemporain nous propose d'aborder la tragédie de Fukushima à travers le point de vue éthique. Et de décoder le discours ambiant par sa déconstruction. Il relate notamment comment les Japonais, grâce au tanka, surtout, s'expriment sur Internet ou avec *Twitter* dans cette déconstruction.

Un autre poète japonais, Yazuki Fukushima, nous rappelle que *le tanka est un moyen d'expression révolutionnaire. On peut en écrire sur la main. La poésie a une grande influence depuis les années 1960, époque où les étudiants écrivaient beaucoup de tankas...*»

Tout comme Tsutomu Yamaguchi, qui conjurait Hiroshima et Nagasaki par ses tanka :

*Si la mort venait
Paisiblement à moi
Quel plaisir ce serait
Quand vient le temps de mourir
Il n'y a plus qu'à mourir*

D'autres encore, se sont mis à écrire des haïku pour illustrer un calendrier ouvert sur l'avenir au lendemain de la catastrophe de Fukushima :

*Au lieu de compter les choses que j'ai perdues
Je vais vivre avec celles qui restent*

Et Yazuki Fukushima de nous montrer la voie et la voix de l'espoir : *«Seules la parole et la poésie peuvent faire avancer les choses. Depuis la tragédie, les poètes japonais ont abandonné le symbolisme de la poésie hermétique contemporaine. Ils ont compris l'importance du cri de l'homme.»*

Ecrire un tanka

Nous recevons en moyenne près d'une centaine de poèmes pour publication dans notre revue. Mais ils n'ont pas forcément la forme du tanka.

Aussi, nous encourageons nos lecteurs qui souhaitent nous proposer des poèmes de lire attentivement le texte en début de deuxième partie de la revue qui permettra de comprendre la forme de cette poésie et les critères de sélection de notre jury, lequel choisit les textes «en aveugle» (c'est-à-dire que le jury n'a pas connaissance du nom des auteurs des poèmes soumis).

Ecrire des tanka nécessite aussi d'en lire et d'en lire encore, que ce soit des poètes anciens ou contemporains, afin de s'imprégner de cette écriture poétique qui juxtapose une réalité avec l'expression des sentiments du poète.

Section 1
HISTOIRE ET ÉVOLUTION
DU TANKA

L'enfance du tanka en France et au Québec¹

par Janick Belleau

Dans cet article, j'évoquerai des gens de lettres ayant été des précurseurs du waka traduit en français ainsi que des poètes précurseurs ou promoteurs du tanka écrit en français. Un ou deux de leurs poèmes, que ceux-ci aient été traduits du japonais, langue source ou écrits en français, langue originale, donneront un aperçu de leur style.

Mais auparavant, rappelons que les règles du waka classique ont été établies par deux théoriciens-poètes : le premier, Ki no Tsurayuki (872?-946?), dans sa longue préface de l'anthologie *Kokin-wakashū*². Pour lui, « La poésie a pour germe le cœur humain (*kokoro*), et s'épanouit dans une myriade de mots (*kotoba*)³ »; le deuxième, Fujiwara no Teika (1162-1241) dans ses divers traités sur l'excellence en poésie. Pour lui, « il faut composer élégamment et d'une manière touchante. » Dit autrement, le sens (le cœur) et l'expression (les mots) sont « les deux ailes d'un oiseau⁴ ».

Plus précisément, le tanka en Occident comprend des vers non rimés de 5-7-5-7-7 syllabes tenant sur cinq lignes. Il nécessite deux parties : en général, la première offre une scène ou une situation concrète; ce sont les sens qui sont sollicités. La deuxième partie transmet l'impression, l'intuition ou le sentiment que la situation/scène évoque chez l'auteur. C'est le cœur qui s'exprime. Le tanka privilégie des thèmes universels.

Des précurseurs du waka traduit en français

Des événements⁵ majeurs ont contribué à favoriser le « japonisme » en Occident dont l'avènement d'expositions universelles particulièrement celles de Londres (1851, 1862) et de Paris (1855, 1867, 1878, 1889); la chute du régime militaire, le shōgunat, en 1867, encourageant ainsi l'ouverture du Japon au monde extérieur; et l'influence des peintres impressionnistes (de 1874 à 1886) que l'estampe japonaise (Utamaro, Hokusai, Hiroshige) ravissait.

C'est donc à la fin du XIX^e siècle que des gens de lettre de l'Hexagone ont fait découvrir le waka/tanka en France... c.-à-d. en le traduisant/l'adaptant du japonais. Je m'attarderai seulement aux écrivainEs que je connais pour les avoir lus.

Léon de Rosny : 1837-1914

L'ethnologue, professeur de langues et interprète a été le premier, en 1871, à publier un ouvrage rassemblant des poèmes d'anciens recueils japonais dont *Man.yōshū*⁶ et *Ogura Hyakunin-issshū*⁷; son ouvrage s'intitule *Si.ka zen.yō – Anthologie japonaise, poésies anciennes et modernes des Insulaires du Nippon*.⁸

Son ouvrage inclut un Avertissement qui mérite d'être cité partiellement pour meilleure compréhension de ce poème ayant plus de 13 siècles : « La poésie japonaise ne doit pas être assimilée à la poésie indo-européenne, dont elle diffère par les traits les plus essentiels, par la forme, par le génie et même, dans une certaine mesure, par le but; dans ses manifestations supérieures, (...) elle est apte à manifester les grandes émotions de l'âme, et elle les exprime souvent d'une façon qui, pour être laconique, n'est pas moins forte et persuasive ».

Suit une Introduction dans laquelle le traducteur donne, entre autres, les règles qui régissent l'*outa* (waka/tanka chanté ou psalmodié) : Les distiques « doivent renfermer une idée complète en 31 syllabes formant deux vers : le premier de 17 syllabes (5-7-5), avec deux césures; le second de 14 syllabes (7-7), avec une seule césure. » Le premier vers présente une idée et le second en offre le dénouement ou la conclusion.

Aussi rébarbatif qu'apparaît cet ouvrage, à première vue, force est de s'incliner devant l'érudition de M. de Rosny et de lui savoir gré d'avoir dispensé son savoir si généreusement.

Les poésies sont publiées avec le texte original en japonais et des notes historiques ou littéraires. Voici un waka translittéré en alphabet latin de Izumi Shikibu emprunté au *Ogura Hyakunin-isshū* :

*Arazaram kono yo-no hoka-no omo'i de-ni
Ima hyto tabi-no a'u-koto mo-gana !*

*Puissé-je te revoir encore une fois, pour conserver, au-delà
de ce monde où je ne serai plus, ton précieux souvenir !⁹*

Judith Gautier : 1845-1917

Il me tarde d'en arriver à Judith, fille du poète et romancier Théophile Gautier et de la cantatrice italienne Ernesta Grisi. Dans le salon familial, elle est, dans son adolescence, entourée du Tout-Paris littéraire (Flaubert, Baudelaire, Alexandre Dumas fils) et artistique (Madame Sabatier, les frères Goncourt, Gustave Doré, Nadar, Puvis de Chavanne). Elle s'intéresse très tôt aux langues et

civilisations orientales (Chine et Japon); dès l'âge de 17 ans, elle apprend la langue et l'écriture du pays d'un lettré chinois, Tin-Tun-Ling, réfugié politique et ami de son père.¹⁰ C'est lors de l'Exposition de 1878 que Judith rencontre le peintre Hosui Yamamoto. Un peu plus tard, elle fait la connaissance de Kinmochi Saionji, Conseiller d'État de S. M. l'Empereur du Japon, venu étudier les principes de la démocratie occidentale.

D'une étroite collaboration avec ses deux amis, est née l'anthologie *Poèmes De la Libellule* : le Conseiller d'État a offert, à partir du japonais, une traduction littérale en français; l'écrivaine (J. G.) a adapté les textes sous forme de waka. Yamamoto les a illustrés. Ce livre d'art, paru en 1885¹¹ gravé et imprimé par Charles Gillot, est vite devenu un objet fort prisé des collectionneurs. Les 88 poèmes empruntés au *Kokin-wakashū* sont précédés d'un extrait de la célèbre préface de Ki no Tsurayuki.¹²

Voici l'exemple de l'adaptation d'un waka de Ono no Komachi offerte en forme comptée de 31 syllabes :

*Pendant que rêvant,
Pleine de mélancolie,
J'ai laissé souvent
L'heure fuir avec le vent,
La fleur est déjà pâlie !¹³*

J. G. applique les principes de l'esthétique japonaise tels que définis par Ki no Tsurayuki au X^e siècle. Dans ses adaptations, sont suggérées la beauté et l'évanescence de toute chose. Pour moi, c'est ce qui rend cette femme de lettres si spéciale : le fait qu'elle ait su capter, et

transmettre dans la métrique, l'âme du waka.

Elle a aussi, comme l'a compris le comte Robert de Montesquiou, respecté la forme du waka : « Dans ses *Poèmes de la Libellule*, - cela n'est pas assez vanté, qui firent pour le Japon ce que le *Livre de Jade* ¹⁴ avait fait pour la Chine, elle (J. G.) dota la poésie française d'une strophe nouvelle, d'une strophe qui n'est dans Ronsard ni dans Banville. Dans le même temps que de plus ou moins rationnels affranchissements faisaient parler d'eux, on laissa passer presque inaperçu cet acquêt important pour la poésie. Cette strophe était l'*outa* japonais exactement transposé en notre prosodie, avec le même nombre de syllabes. » ¹⁵

Outre la ponctuation et les majuscules, le seul défaut que l'on puisse trouver à ces waka francisés, c'est la rime en fin de vers.

La dédicace liminaire (signée, J. G.) de la compilatrice à Mitsouda Komiosi offre un aperçu de son propre style :

*Je t'offre ces fleurs
De tes îles bien-aimées.
Sous nos ciels en pleurs,
Reconnais-tu leurs couleurs
Et leurs âmes parfumées?*

Si l'on tient compte de cette inscription (1885), Judith Gautier serait la première femme de lettres à avoir écrit du waka en français rythmé sur 31 syllabes !

Kikou Yamata : 1897-1975

Passons maintenant à Kikou Yamata. Fille d'un consul japonais et de la Lyonnaise Marguerite Varot¹⁶, Kikou naît et grandit en France. Dès ses débuts publics, elle est l'objet d'un engouement généralisé dans les salons littéraires (André Maurois, la comtesse Anna de Noailles, la duchesse de La Rochefoucauld, André Gide) de Paris. Kikou en faisant publier, dans les années 20, deux ouvrages qu'elle a traduits du japonais au français a, d'après moi, redonné vie à ce genre, pratiquement délaissé en France depuis... Judith Gautier.

En 1924, paraît son anthologie, *Sur des lèvres japonaises*¹⁷. Il s'agit de textes choisis couvrant douze siècles depuis le VIII^e. La compilation comprend d'une part, des légendes et des contes – ces histoires du passé sont écrites dans un style poétique d'une grande séduction; d'autre part, des haïkaï, entre autres, de Bashô et de Buson; des waka dont ceux de Ki no Tsurayuki et de Dame Ise¹⁸ et des tanka d'une poétesse contemporaine de Kikou, la très célèbre Yosano Akiko (1878-1942). Contrairement à Judith Gautier, Kikou a préféré la traduction littérale, souvent sous forme de quatrain (strophe de base de la poésie française) non rimé, plutôt que l'adoption de la forme fixe japonaise... ce qui ne l'a pas empêchée, on s'en doutera, de capter l'esprit du tanka. Si l'élégance en poésie nous plaît, on peut regretter que Kikou Yamata soit ignorée des sommités de la traduction de poésies japonaises en français. Voici son adaptation d'un très beau tanka d'Akiko :

*Plus profond que la mer
Est le monde des souvenirs.
En y plongeant je n'en retirerai
Ni perles blanches ni coraux.*

En 1928, *Genji monogatari*, œuvre classique incontournable du Soleil-Levant, sillonnée par près de 800 waka, écrite au X^e siècle par Dame Murasaki Shikibu, voit le jour en français, sous le nom de *Mourasaki Shikibu – Le Roman de Genji*¹⁹. Kikou Yamata a traduit les neuf premiers chapitres du premier roman psychologique de tous les temps d'après le texte original ancien et une version anglaise²⁰. Ces chapitres sont la somme totale du premier tome. La pertinence de la traduction est tout aussi doutée des orientalistes attachés à la forme fixe du waka :

*Enfin réunis
Pussions-nous disparaître à jamais
Dans le rêve si rare
Rêvé cette nuit.*²¹

Dès 1900, sous l'impulsion du poète Masaoka Shiki (1867-1902), on ne parlera plus de waka mais de tanka. C'est dans les années 20, qu'est né le tanka écrit en français.

Des précurseurEs du tanka francophone

Jusqu'à tout récemment, le Français Jean-Richard Bloch était considéré le précurseur avec ses *Deux petites suites sur le mode de certains poèmes japonais* (haïkais & tankas), publiées en 1920 dans la revue « Les écrits nouveaux » n° 12.

Pour le poète-essayiste, Dominique Chipot, c'est Émile Lutz, gagnant du concours « Poèmes asiatiques », tenu en 1911, qui, le premier, a écrit un tanka francophone rythmé sur 31 syllabes²².

Au Québec, le précurseur est, sans contredit, Jean Aubert Loranger, qui a fait paraître en 1922, le recueil *Poèmes* qui contient, dans le chapitre titré « Moments », quatre haïku et une trentaine de tanka²³. La forme n'est pas vraiment respectée mais l'esprit y est :

*Il ne se peut pas, que j'aie
Attendu l'aurore en vain.
Il faut qu'il y ait, pour moi,
Le commencement, aussi,
De quelque chose...*

Renée Gandolphe de Neuville²⁴

Laissez-moi vous entretenir de cette poétesse à la voix indépendante. Elle aussi est, pourrait-on dire, une oubliée des annales du tanka francophone. Elle a pourtant écrit non moins de trois recueils de tanka.²⁵

Je viens de terminer la lecture du deuxième, *Sur la natte de riz* (1940) – une délicieuse découverte. Bien que la poétesse ne respecte pas vraiment la forme du tanka, elle en a saisi tout l'esprit. Ses tanka font non pas 31 syllabes mais 31... mots... car, écrit-elle, en préface : « j'ai traduit « signe » par « mot ». En tanka, ajoute-t-elle, « il s'agit toujours de noter un sentiment, une vision, une sensation (...) J'ai voulu rester dans la forme et dans la pensée le plus orientales possible, telles qu'elles sont écloses et cultivées dans leur pays d'origine. »²⁶

L'élégance de son style et la profondeur du sentiment pudiquement dévoilé m'ont ravi. Il y a dans ce recueil des poèmes qui reflètent une certaine paix de l'âme, un détachement lié au bouddhisme qu'elle semble avoir adopté comme philosophie de vie :

Fidélité

*Le fleuve de la vie serpente en longs méandres;
Glisse ma jonque au fil de l'eau !
Sous l'abri de bambous, l'aube rose,
le couchant violet
me trouveront rêvant aux mêmes choses.*

Elle me paraît avoir été une fervente admiratrice de l'Indochine, pays dans lequel elle a semblé avoir longtemps vécu. Elle donne aussi l'impression d'avoir été une grande romantique :

Dernière lettre

*Qu'importe si j'ai donné ma bouche,
Et si d'autres que toi
Ont connu mon baiser ?
J'ai gardé pour la vivre avec toi seul,
La suprême volupté d'être nue devant l'être adoré.*

Des promoteurs du tanka francophone

Abordons dès maintenant ce volet avec la prêtresse du tanka régulier en France et deux poètes masculins au Québec.

Jehanne Grandjean : 1880-1982

Le partenariat de la Parisienne, ayant duré un quart de siècle, avec le Japonais, Hisayoshi Nagashima (1896-1973)²⁷ a donné des ailes au tanka en Occident. En effet, celle que l'on nomme la « pionnière du tanka francophone²⁸ » s'est consacrée à la promotion de ce poème avec un dynamisme extraordinaire et une ferveur presque religieuse. En 1948, Nagashima fondait à Paris, l'École internationale du tanka (EIT); madame devenait son bras droit. En octobre 1953, naissait la *Revue du tanka international* (RTI); elle en assurait la direction-générale et la rédaction en chef...jusqu'à la cessation de la revue en 1972.

Dans ses moments libres, la « créatrice du tanka régulier »²⁹ (c.-à-d. en 31 syllabes et sur cinq lignes – rappelons que Judith Gautier fut, à notre avis, la première à respecter la forme et l'esprit du waka/tanka) a fait publier deux recueils personnels. Le premier, *Sakura* (Fleurs de cerisier)³⁰ en 1954; le second, *Shiragiku* (Chrysanthème blanc)³¹ en 1964. Entre les deux livres, a paru, en 1957, *L'Art du tanka : Méthode pour la composition du tanka, suivi de tankas inédits*³².

Pour Madame Grandjean, « le tanka repose sur une base solide : (...) rien n'est imaginé : il est l'instantané d'une impression ressentie; (...) de plus, rythmé par les battements du cœur, il lui communique toute l'émotion qu'il contient. (...) On dit au Japon que c'est avec son sang qu'on écrit le tanka : c'est-à-dire, que son expression doit venir des profondeurs de l'âme; et j'ajoute que c'est par l'observation continue et la contemplation des choses terrestres et célestes qu'on arrive à sa bonne

composition. »³³ En voici deux tirés de *Sakura* :

*La Bretonne chante
En berçant son petit gars,
Un fils de marin;
Mais le bruit qui l'environne
N'est pas celui de la mer...*

Des poètes de tanka contemporain boudent les textes de l'avocate du tanka régulier; on lui reproche son « observation continue et la contemplation des choses terrestres » nommément les oiseaux et les fleurs de sa cour privée ou des jardins publics. Pourtant, il y a parmi ses tanka des moments très intimes qu'elle partage avec nous :

*L'oreille aux aguets,
Essayant de percevoir
Le bruit de ses pas...
Sans cesse, le cœur battant :
Toujours mon espoir déçu...*

Sachant que Madame Grandjean est née en 1880 et que *Sakura* a été publié en 1954, on appréciera qu'un corps septuagénaire abrite le cœur d'une jeune fille. Jehanne Grandjean est décédée à l'âge de 102 ans. Elle a vécu neuf ans après le décès du bien-aimé. Le couple Grandjean-Nagashima a fait, à la Société des Gens de Lettres, un don par testament. Ce legs permet à la Commission des aides sociales d'attribuer de l'aide financière aux auteurs en difficulté³⁴.

André Duhaime : 1948 -

Il est temps d'aller se promener au Québec, cet enfant chéri de la France. André Duhaime est le premier à avoir écrit un recueil complet de tanka. Il demeure, pour moi, l'incontestable premier promoteur du tanka au Québec. Après avoir lu de Tawara Machi (1962-) *Sarada kinenbi* en traduction anglaise (*Salad Anniversary*)³⁵, il commet son premier livre de tanka en 1990, *Traces d'hier*³⁶.

Celui-ci rompt avec la forme et la délicatesse de l'expression. Pour le poète, il s'agit « de ne pas fuir dans la rêverie poétique, mais bien d'entrer dans le réel. Le beau et le vrai ne sont pas toujours jolis »³⁷. Sur le plan de l'esprit, il est d'avis que le tanka est un poème lyrique composé d'un tercet et d'un distique, « cette deuxième partie venant comme réponse, ou relance, à la première. Le distique est généralement l'expression d'un sentiment (ou un commentaire) suscité par un objet concret ou l'ici / maintenant mentionné dans le tercet. »^{37 bis}

Ses poèmes, comme ceux de Machi dans *Sarada kinenbi* (*L'Anniversaire de la salade*³⁸), « sont aussi intimes et vrais que les waka écrits à la Cour impériale de jadis – seuls les termes et le ton ont changé. »³⁹ Le thème qu'il traite, celui de la séparation conjugale, fait appel à l'intelligence du cœur. Certaines ruptures de forme peuvent, d'après moi, être permises en tanka résolument contemporain quand l'esprit est respecté.

*d'un côté puis de l'autre
oscille
le ventilateur
ai-je raté ma vie
ai-je fait exprès*

*boire de la bière
et hurler plus fort
que la rivière en crue
les mains passent
demeurent les souvenirs*

C'est à l'aube du XXI^e siècle, que le tanka prend véritablement son envol en terre québécoise. Trois recueils personnels composés d'un mélange de tanka et de haïku sont publiés : en 2003, *Humeur* par Janick Belleau; en 2006, *À deux pas de moi* par Patrick Simon; et en 2009, *Séjours* par André Duhaime.

Patrick Simon : 1953 -

Le Franco-Québécois a certes aimé son expérience de ce poème car il fonde la *Revue du tanka francophone* en 2007. Une telle revue littéraire, publiée trois fois l'an, n'existait plus depuis la disparition en France de la *Revue du tanka international* en 1972. Inlassable amoureux du tanka, il crée, en 2008, les *Éditions du tanka francophone*.

Depuis quatre ans, il a publié, sans subsides gouvernementaux, une douzaine de poètes. Son catalogue inclut, entre autres, une *Anthologie du tanka francophone* (2010) – la première du genre consacrée au tanka contemporain. Celle-ci compte 47 auteurEs de la Francophonie pour un total de 207 tanka inédits pour la plupart. L'une des récentes parutions de la maison est

un ouvrage, depuis longtemps attendu, de Dominique Chipot, *Le Livre du tanka francophone* (2011). M. Simon est, à mon avis plus qu'un promoteur; il est un entrepreneur car il joint l'acte à la parole, comme Mme Grandjean et M. Nagashima, en injectant son argent personnel dans l'aventure promotionnelle de l'ancêtre des poèmes nippons.

L'éditeur-poète s'attache à la rythmique des chiffres impairs (5 et 7) en poésie; il préfère donc, pour lui-même, écrire du tanka régulier compté sur 31 syllabes.

*Framboise à fleur d'eau
franchir le pont de cette île
tellement chantée
à fleur de peau te sentir
comme la soie sur ton corps*

*Éclats orangés
c'est le coucher du soleil
sur la tour de verre
le temps de me retourner
je suis au crépuscule⁴⁰*

C'est ici que s'achève ce périple qui a rendu hommage à des gens de lettres précurseurs et à des poètes promoteurs du tanka en France et au Québec.

Les personnes intéressées peuvent visiter le site de l'Association francophone de haïku (AFH)⁴¹ sur lequel elles trouveront un répertoire bibliographique depuis 1871 sur le tanka et le haïku.

© Janick Belleau, 2012⁴²

Notes

¹ Communication donnée le 17 mars 2012 dans le cadre du 14^e Printemps des Poètes sur le thème des « Enfances » à la Médiathèque de Puteaux, France; communication transposée en article. Dans celui-ci, j'ai ajouté plusieurs commentaires personnels et deux appréciations l'une, sur un traducteur, Léon de Rosny et l'autre, sur une poétesse, Renée Gandolphe de Neuville.

² *Recueil de poèmes de jadis et de maintenant*, première anthologie poétique japonaise compilée sur ordre impérial, entre 905 et 913. Source : Larousse Encyclopédie

³ Traduction de Jacqueline Pigeot dans *Fujiwara no Teika et La notion d'excellence en poésie: Théorie et pratique de la composition dans le Japon classique* par Michel Vieillard-Baron (présentation des textes, traduction du japonais et analyse), Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, Paris, 2001, p. 122, note 2.

⁴ in *Fujiwara no Teika et La notion d'excellence en poésie: Théorie et pratique de la composition dans le Japon classique* par Michel Vieillard-Baron

⁵ Cet article est rédigé conformément à l'orthographe moderne en vigueur.

⁶ « *Recueil de dix mille feuilles* », le plus ancien recueil de poésies japonaises compilé au cours du VIII^e siècle

⁷ « *De cent poètes un poème* »; traduit par René Sieffert & illustré par Sôryû Uésugi; POF, 2008. Mot de l'éditeur : il s'agit d'une « compilation faite au XII^e siècle par un homme de lettres (Fujiwara no Teika) qui a choisi les meilleurs poèmes écrits entre le VIII^e et le XII^e siècle ».

⁸ On trouve une version numérique gratuite de l'ouvrage de M. de Rosny sur Google. Publié chez Maisonneuve et C^{ie} éditeurs, Paris, 1871.

⁹ Le nom de la poétesse est épelé comme il est prononcé : Idzûmi Siki-bu. Autre traduction in *Anthologie de la poésie japonaise classique*, Éd. de G. Renondeau; Gallimard, 1971, p. 157 : *Quand je ne serai plus, / Pour avoir dans un autre monde / Un heureux souvenir / Je voudrais une fois encore / Te rencontrer aujourd'hui*. Poème initialement publié dans *Goshû.ishû XIII*; 763.

¹⁰ Source : *Judith Gautier – une intellectuelle française libertaire*, Bettina L. Knapp; trad. de l'anglais par Daniel Cohen, L'Harmattan, Paris, 2007.

¹¹ Date présumée de la publication car elle n'est pas indiquée sur le livre; il faut simplement se fier à l'autobiographie de J. G. et aux diverses biographies lui ayant été consacrées.

¹² Son nom est épelé comme il est prononcé « Tsoura-Youki ». Sa

conception de la poésie est reprise en ces mots dans la préface : « La poésie ayant germé dans le cœur de l'homme, en rameaux et en fleurs nombreuses elle s'est épanouie. »

¹³ Traduction littérale de Saionzi (ses traductions sont à la fin de l'œuvre; le nom de la poétesse Komachi est épelé « Komati ») : *Pendant que je laissais passer le temps avec mélancolie, l'éclat des fleurs se flétrissait. Voici deux autres traductions du même waka; in Ono no Komachi et autres – Visages cachés, sentiments mêlés; traduit du japonais, présenté et annoté par Armen Godel et Koichi Kano; Gallimard, 1997, p. 31 : waka translitéré en alphabet latin : Hana no iro wa / utsurinikeri na / itazura ni / waga mi yo ni furu / nagame seshi ma ni; traduction : Les coloris des fleurs / ont bel et bien passé / en pure perte / ma vie coule en ce monde / dans le temps d'une longue averse . In *Anthologie de la poésie japonaise classique*; Éd. de G. Renondeau; Gallimard, 1971, p. 121 : *La couleur des fleurs / S'est fanée, hélas ! / Tandis que, le regard perdu, / Je pense à la fuite de mes jours / Dans la nuit où il pleut sans fin.**

¹⁴ Traduction de poèmes chinois (dont ceux de Confucius, de Li Po, de Tou Frou, de Li Quing Zhao) en français par Judith Gautier sous le pseudonyme de Judith Walter en 1867 (l'auteure avait 22 ans). Son ouvrage est dédié à son professeur, Tin-Tun-Ling. Ibidem : *Judith Gautier – une intellectuelle française libertaire*; Bettina L. Knapp.

¹⁵ Le poète de Montesquiou dans son article *Japonais d'Europe* cité in *Les curiosités esthétiques de Robert de Montesquiou*, tome 1, Antoine Bertrand, Droz, Genève, 1996; p. 152 – sur la Toile.

¹⁶ *Images du Japon en France et ailleurs – entre japonisme et multiculturalisme*, Chris Ryns-Chikuma, L'Harmattan, 2005

¹⁷ Le livre compte 158 pages. Publié par Le Divan, Paris, il est le septième ouvrage de la collection Les soirées du Divan. Les exemplaires sont numérotés. L'anthologie est précédée d'une lettre-préface du poète Paul Valéry.

¹⁸ Ces poètes ont été publiés dans les anthologies *Kokin-wakashū* et *Ogura Hyakunin-isshū*; ils font aussi partie du groupe des Trente-Six Grands Poètes du Japon.

¹⁹ Le livre fait 317 pages. Publié chez Plon, il est le cinquième de la collection Feux croisés – Âmes et terres étrangères. Les exemplaires sont tous numérotés.

²⁰ Celle d'Arthur Waley publiée sous le titre, *The Tale of Genji* en six volumes entre 1925 et 1933.

²¹ Poème de Genji murmuré à l'oreille de l'épouse de l'Empereur son père. p. 159. Autre traduction, celle de René Sieffert in *Murasaki*

Shikibu – Le Dit du Genji, POF, 1988, p. 111 : *Certes je vous vois / mais une nuit viendra-t-elle / où vous reverrai / ah comme un songe puissé-je / me dissoudre et disparaître.*

²² Chipot Dominique, *Le Livre du tanka francophone*, éd. Du tanka francophone, Mascouche, 2011, p. 30

²³ L. Ad. Morissette, Montréal. Reimpr. *Atmosphères, Poèmes et autres textes*; présentés par Pierre Ouellet, Orphée & La Différence, 1992

²⁴ Peu de renseignements sur son compte sont disponibles sur la Toile. Les coordonnées et les faits touchant à sa vie sont trop ténus ou contradictoires pour que j'en fasse état ici. Une recherche plus longue s'avère nécessaire.

²⁵ *Pétales envolés – suite de haikai et de tanka*; Hazan, Paris, 1938. *Sur la natte de riz*; Lucien Pinneberg, Arcachon, 1940. *Et... un shamisen chantait...*; Lucien Pinneberg, Arcachon, 1942

²⁶ p. 5 (non-numérotée)

²⁷ Source : *Revue du tanka francophone* (RTF) – Article de Roger Fleury, « À propos du Maître Hisayoshi Nagashima », n° 4, juin 2008, pp. 61-64 : H. Nagashima vient d'une famille de samouraïs de Tôkyô. Il a quitté le Japon pour la France « la veille du terrible tremblement de terre de 1923 ».

²⁸ Source : RTF – Article de Patrick Simon, « Jehanne Grandjean, pionnière du tanka francophone », n° 3, mars 2008, pp. 84-91

²⁹ Source : dans l'un des numéros de la *Revue du tanka international*

³⁰ La préface et les illustrations sont signées par Nagashima; la préface est suivie de Notes de l'auteur. Une édition en japonais paraît à Tôkyô en 1959.

³¹ La présentation et les illustrations sont de Nagashima.

³² Source : département Littérature et Art de la Bibliothèque nationale de France (BnF) – *Sakura* est publié aux Éditions Gerbert à Aurillac. *Shiragiku* (réédité en 1966; texte français et traduction japonaise en regard) et *L'Art du tanka* sont publiés par l'ÉIT, « éditeur scientifique ».

³³ Extrait des Notes de l'auteur in *Sakura*

³⁴ Source : Société des Gens de Lettres de France (SGDL)

³⁵ Traduit par Jack Stamm, Kawade Bunko, 1988. Il existe aussi une deuxième version par Juliet Winters Carpenter, Kôdansha International, Japon, 1989.

³⁶ Publié aux Éd. du Noroît, St-Lambert, QC, 1990; puis, réédité sous le titre *D'hier et de toujours*, aux Éd. David, Ottawa, ON., 2003. Sur les deux titres, l'auteur a repris ses droits. On peut lire le recueil

entier sur la Toile : <http://pages.infinet.net/haiku/> section Tanka; rubrique Autres tankas de André Duhaime. Les tanka cités sont tirés de ce recueil.

³⁷ Duhaime André, sur son site web : tiré de son article « *Autour du haïku et du tanka – Pour découvrir certaines de nos racines en poésie* »

³⁸ Traduction du japonais par Yves-Marie Allioux, Picquier, Arles, 2008

³⁹ Belleau Janick in la revue *Gong* de l'Association francophone (anciennement « française ») de haïku, recension de « *Traces d'hier, André Duhaime : 20 ans, aujourd'hui* », n° 29, AFH, Lyon, 2010.

⁴⁰ Ces tanka sont extraits de l'*Anthologie du tanka francophone* dirigée par P. Simon.

⁴¹ <http://www.association-francophone-de-haiku.com/>; section Publication; puis, Publications hors AFH

⁴² L'auteur a publié aux Éditions du tanka francophone, un recueil bilingue (91 tanka), précédé d'un historique du tanka depuis le IX^e siècle, *D'âmes et d'ailes / of souls and wings*; Prix Canada – Japon 2010.

Le *kyōka* – I – les zozos

par Maxianne Berger

*kyō*quoi ?

Le *kyōka* est un poème qui a des liens intimes avec le *waka*¹. Pourtant depuis plusieurs années, quand je mentionne le *kyōka* même les poètes bien versés en *tanka* me regardent à travers des points d'interrogation.

Littéralement, *kyōka* est un « chant fou ». En 2003, le chroniqueur du *Courrier international* Kazuhiko Yatabe avait présenté *kyōka* comme son « mot de la semaine ». Il qualifia ce poème burlesque de « grinçant, corrosif, irrévérencieux, drôle, grivois, absurde, jubilatoire, en un mot subversif² ».

Le but de cet article n'est pas de faire le tour du *kyōka*, mais de parler de deux en particulier. Cependant, pour situer les poèmes dans leur contexte historique et esthétique, j'en préciserai quelques aspects importants³.

1 En parlant du passé, *waka* est plus à propos que *tanka*.

2 *Courrier International* 678, 30 octobre 2003.

3 Pour de plus amples renseignements sur la place historique du *kyōka*, voir, par exemple, Suichi Kato, « la littérature du rire », *Histoire de la littérature japonaise*, traduit du japonais par E. Dale Saunders, Fayard/Intertextes, 1986, Tome 2, pp. 246-259 ; René Sieffert, « les *kyōka* », *Treize siècles de lettres japonaises*, Publications orientalistes de France, 2001, Vol. II, pp. 400-403 ; et surtout l'article de Daniel Struve, « Les recueils comiques de *kyōka* : l'exemple du *Tokuwaka gomanzai shū* », *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, N° 25, 2003, pp. 139-163.

La première anthologie consacrée au *kyōka* est le *Hyakushū kyōka* (*Kyōkas* sur les cent marques de boissons) dont la compilation est attribuée à Gyōgetsubō (1265-1328). L'humour n'était pas nouveau. Il y a des *wakas* comiques dans le *Man'yōshū* (760) et dans le *Kokinshū* (905), et une section sur les jeux de mots dans le *Shinkokinshū* (1205).

Le *kyōka* a connu son essor à l'époque d'Edo (1603-1868), et plus particulièrement pendant l'ère Tenmei (1781-1791) quand il faisait parti de la culture créatrice des *chōnins* (commerçants) et des samouraïs. Les *kyōkas* étaient souvent incorporés aux estampes de bois *ukiyo-e*⁴ qui établirent finalement la renommée en Europe des artistes japonais. Avec l'arrivée au pouvoir en 1789 du nouveau *daimyō* Matsudaira Sadanobu (1758-1829), les réformes imposées ont contribué au déclin du *kyōka*. On interdit aux samuraïs d'écrire des *kyōkas*. (Certains ont continué sous leurs noms de plume.) Mais après la mort des chefs des cercles principaux du *kyōka* (dont, en 1830, Meshimori qui sera abordé plus loin dans cet article) la pratique de cette forme de poésie s'est affaiblie.

kyōka / waka

Selon Daniel Struve, le *kyōka* « consiste à importer dans l'univers raréfié du *waka* classique un vocabulaire et des sentiments empruntés à la réalité triviale⁵ ». Le *waka* dit « classique » était écrit en japonais, sans mots chinois, ni argot populaire, et on ne traitait jamais de sujets vulgaires. Un poème de l'aristocratie, raffiné, il respectait des règles de bienséance.

4 Image du monde flottant.

5 Daniel Struve, *op. cit.*, p.140.

Pour reprendre les mots de Daniel Py, le *kyōka* s'en distingue par sa « manière anti-classique⁶ ».

Souvent, sans connaître le *kyōka* japonais du passé, on pense que ses différences avec le *waka* sont semblables aux différences entre les haïkus et les senryūs, ou bien entre les rengas et les haïkaïs-rengas. Ceci n'est pas complètement faux, cependant, comme vous verrez dans les deux exemples qui suivent, leurs différences avec le *waka* ne sont pas toujours évidentes à première lecture.

Les *kyōkas* choisis, qui datent de l'ère Tenmei, sont tirés de livres d'estampes. On retrouve les estampes *ukiyo-e* reproduites dans maints livres d'art mais en général, si on mentionne les poèmes, ce n'est qu'en passant. Dans presque tous les livres que j'ai pu feuilleter, même quand on mentionne dans le texte qu'il y a un *kyōka* sur la gravure, le poème n'est pas traduit, et le mot « *kyōka* » ne figure pas dans le glossaire de termes japonais⁷.

Le pigeon

L'artiste Kitagawa **Utamaro** (1753-1806) avait travaillé pendant plusieurs années avec l'éditeur Tsutaya **Jūzaburō** (1750 - 1797). Le *Momo chidori kyōka awase* (1791 ; Concours de *kyōkas* sur les oiseaux) propose trente *kyōkas* par trente poètes. Chaque participant devait composer un *kyōka* au sujet d'un oiseau différent. Les poèmes, calligraphiés dans le bois de l'estampe, sont intégrés deux par deux aux illustrations naturalistes des oiseaux des poèmes⁸.

6 Daniel Py, « Kyōku, Kyōka, Kyōbun, une bibliographie commentée », 575 - *Revue de haïku* 2:2, Solstice d'été 2008, <575.tempslibres.org> .

7 Une liste de titres traduits que j'ai pu repérer suit cette article.

8 Voir <www.fitzmuseum.cam.ac.uk/gallery/utamaro/> .

Normalement, comme le tanka, le *kyōka* n'a pas de titre. Ici, le « titre » indique tout simplement l'espèce d'oiseau.

Hato

*Hato no tsue
tsukū made iro wa
karawaji na
tagai ni toshi no
mame wa kuu tomo*

Le Pigeon

*Que demeure inchangé notre amour
Jusqu'au jour où soutiendra nos pas
La canne au pigeon
Pour longtemps encore partager
Les fèves du printemps⁹.*

Ce poème par Sono no **Kochō** ressemble à un tanka non seulement par sa forme, mais aussi par le sujet de l'amour. Dans le peu d'espace accordé à Marquet pour ses notes, il explique que la canne « muni d'un pommeau décoré d'un pigeon (*hato no tsue*) désigne le bâton de vieillesse ». Les fèves, mangés la veille de l'équinoxe du printemps, sont « porte-bonheur ¹⁰ ».

9 Kochō. Traduction par Christophe Marquet, *Album d'insectes choisis ; Concours de poèmes burlesques des myriades d'oiseaux*, Utamaro, Textes et poèmes traduits du japonais et présentés par Christophe Marquet, Avant-propos de Dominique Morelon, Préface d'Élisabeth Lemire, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2009, p. 59.

10 *Ibid.*

Ainsi, on pourrait interpréter ce poème comme un tanka : nous vieillirons, mais nous aurons toujours le bonheur de notre amour, chaque printemps marquant le temps qui passe.

Robin D. Gill parle également de ce poème dans son tome volumineux sur le *kyōka*. Au sujet de la canne, il explique que le pigeon représente la vieillesse car le verbe *tsuku* désigne *utiliser une canne* et aussi *picorer*¹¹. (Il précise qu'on utilise des mots différents pour les cannes des aveugles et des personnes à mobilité réduites.) Quant aux *fèves du printemps*, Gill note que la combinaison de *pigeon*, *canne*, *fève* et *picorer* se trouve aussi dans les *senryū*s de l'époque pour représenter « le vieux crasseux » qui cherche à s'accoupler avec une jeune, et que *mame* (fève) désigne « soit le clitoris, soit le sexe féminin au complet¹² ».

Ainsi, Kochō a intégré des symboles paillards courants dans une présentation pseudo-classique. Les hommes de son public, bien complices, auraient su se faire des clins d'œil, appréciant l'apparence innocente habilement dédoublée pour l'amusement des éclairés.

La bécasse

Ce deuxième poème est par Yadoya no **Meshimori** (pseudonyme de Ishikawa Masamochi, 1752-1830¹³) :

11 Robin D. Gill, *Mad in Translation; A Thousand Years of Kyōka, Comic Japanese Poetry in the Classic Waka Mode*, Paraverse, 2009, p. 259. Ma traduction.

12 *Ibid.* p. 535. Ma traduction.

13 Meshimori était un des *kyōka shitennō*, les quatre rois divins du *kyōka*.

*hamaguri ni
hasbi osbi tsuka to
hasamarete
shigi tachikanuru
aki no yūgure*

*Son bec pris fermement
dans la valve du mollusque
la bécasse ne peut s'envoler
par un soir d'automne¹⁴*

Meshimori rappelle le *Yu bang xiang zhen*, conte moral chinois de la bécasse, son bec coincé par la palourde qu'elle cherchait à manger. Enfermées dans leur lutte et refusant de céder, les deux sont attrapées par un pêcheur.

Le contexte de publication de ce poème invite à une interprétation élargie. On trouve ce *kyōka* sur une estampe érotique d'Utamaro très connue, publiée dans la collection *Uta-Makura* (1788 ; poème de l'oreiller), sa première collaboration avec Jūsaburō.

14 Meshimori. Traduction par Odile Menegaux dans Francesco Morena, *Ukiyo-e ou l'estampe japonaise, Sôtatsu, Andō, Utamaro, Hokusai, Hiroshige*, Traduit de l'italien par Odile Menegaux, Paris, Édition, Éditions Citadelles & Mazenod, 2008, p. 88. Cette traduction serait basée sur celle en italien par Francesco Morena.



Utamarō, Amoureux dans la chambre à étage, © Trustees of the British Museum

« Amoureux dans la chambre à étage » place le *kyōka* de Meshimori en plein centre, sur l'éventail. Les amoureux de l'estampe forcent à une interprétation érotique du poème : ils sont, eux, enfermés dans leur passion, et on n'a pas à chercher loin pour trouver la sexualité implicite du long bec dur de la bécasse dans le centre mou de la palourde.

Cependant, ce poème en rappelle un autre, classique, dont le premier mot du quatrième fragment est aussi *shigi*, la bécasse, et dont le cinquième fragment est identique. Dans son analyse de ce *kyōka*, Gill nous rappelle **Saigyō** Hōshi (1118 – 1190), le moine bouddhiste connu pour son détachement du monde matériel ¹⁵.

15 Gill, *op. cit.*, p. 134.

*kokoro naki
mi ni mo aware wa
shirarekeri
shigi tatsu sawa no
aki no yūgure*

*Même un être éloigné des passions
serait pris de douce mélancolie :
envol des bécasses
sur un marais
par une soirée d'automne¹⁶*

Les êtres de la gravure d'Utamaro ne sont aucunement éloignés des passions. Le *kyōka* de Meshimori, avec toute la subtilité d'un *waka*, évoque le détachement et la spiritualité de Saigyō dans un contexte de volupté charnelle. L'humour demeure dans l'absurdité du contraste. L'allusion classique, cependant, exige des connaissances littéraires plus poussées pour les lecteurs de Meshimori que pour ceux de Kochō. On voit lequel des poètes était le grand maître de la forme.

Conclusion intérimaire

Les *kyōkas* présentés, par Kochō et Meshimori, parodient le *waka* autant par l'expression que par la forme. De plus, suivant une pratique courante de l'époque, Meshimori reprend un *waka* célèbre. Mais l'interprétation d'un *kyōka*

16 Saigyō. Traduction par Emilia Delcheva-Chalandon et Roselyne Sendim de Ribas Lira, dans leur livre *Des pierres et des fleurs ; De la simplicité dans l'esthétique japonaise*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 109.

doit en dépasser la surface. Si l'ambiguïté subtile est une des forces du *waka*, on doit souvent faire des pirouettes pour suivre les calembours dans les *kyōkas*. Comme le dit dans un autre contexte Véra Linhartová, « Ce qui se cache derrière les mots, ce sont encore des mots¹⁷ ».

Les *kyōkas* ne sont pas tous érotiques ou vulgaires. Même avec un sujet sérieux, un poème en langage familier plutôt qu'aristocratique était un *kyōka*. La politique et la satire en étaient des sujets importants, surtout pour les samouraïs. Et l'humour va sans dire. Ces aspects du *kyōka* seront les sujets d'articles à suivre.

Quelques livres d'*Ukiyo-e* avec *kyōkas* en traduction

Ehon Mushū Erabi (1788) : ***Le livre des insectes***, Utamaro, introduction, légendes et commentaires sur les poèmes par Yasuko Betchaku et Joan B. Mirviss ; [trad. du japonais par René Sieffert ; trad. de l'anglais par Anne Krief et Marsha A. Schlee], Paris, Herscher, 1984.

Momo chidori kyōka awase (1791) : ***Un concert d'oiseaux***, Utamaro, introduction de Julia Meech-Pekarik, note sur les *kyōka* et traductions du japonais par René Sieffert, Paris, Herscher, 1982.

Ehon Mushū Erabi (1788) et *Momo chidori kyōka awase* (1791) : ***Album d'insectes choisis ; Concours de poèmes burlesques des myriades d'oiseaux***, Utamaro, Textes et
17 Véra Linhartová, [recension] « Hokusai, Le char des poèmes *kyōka* de la rivière Isuzu », *Arts asiatiques*, Volume 56 N° 1, 2001, pp. 180-181 ; p. 180.

poèmes traduits du japonais et présentés par Christophe Marquet, Avant-propos de Dominique Morelon, Préface d'Élisabeth Lemire, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2009.

Fūryū gojūnin issbu – Isuzu-gawa kyōkasha (1801) : **Le char des poèmes kyōka de la rivière Isuzu**, *De cinquante poètes élégants, un poème, Choix de Senshūan*, Illustrations par Hokusai, Préface de Danielle Elisséeff, Traduit du japonais et annoté par Minako Debergh, Paris, in medias res, 2000.

Morena, Francesco, **Ukiyo-e ou l'estampe japonaise**, *Sōtatsu, Andō, Utamaro, Hokusai, Hiroshige*, Traduit de l'italien par Odile Menegaux, Paris, Éditio, Éditions Citadelles & Mazenod, 2008. [Les gravures ne contiennent pas toutes des poèmes, et les *kyōkas* ne sont pas tous traduits. mb]

dernière remarque

Utagawa **Hiroshige** (1797 – 1858) avait inclus des *kyōkas* dans sa série du Tokaido *Gojo Santsugi* publié à la fin des années 1830 par Sanoki. La seule traduction que j'ai pu trouver est celle de l'estampe 11, *Hakone*, dans Morena, p. 213. On peut voir les estampes du *Tokaido-kyōka* au: <www.hiroshige.org.uk/hiroshige/tokaido_kyoka/tokaido_kyoka.htm> .

© Maxianne Berger, 2012

Section 2
TANKA DE POÈTES
CONTEMPORAINS

Principes du tanka

Le tanka ou anciennement, le waka est d'origine japonaise et «*exprime les sentiments les plus intenses avec une musicalité, une légèreté et une retenue qui confèrent à ces poèmes une beauté lumineuse... Le peuple japonais est unanime à l'admirer pour sa compassion, sa fraîcheur d'âme, ainsi que pour ses qualités de simplicité et d'élégance.*» (quatrième de couverture de «Sé-oto, le chant du gué» - anthologie de 53 waka de l'impératrice Michiko du Japon, traduits par Tadao Takemoto avec la collaboration d'Olivier Germain-Thomas). Pour le sens, nous nous référons à Fujiwara no Teika (1162-1241) qui prônait la réintroduction du lyrisme dans la poésie. Selon lui, «*Sens et expression seraient comme les deux ailes d'un oiseau.* » De sorte qu'un des principes forts du tanka réside dans la juxtaposition de deux éléments: d'une part, la réalité du monde dans lequel nous vivons, attentifs à la nature, à travers la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; d'autre part, les sentiments que cela nous inspire. Et nous trouvons là tout un rapport à l'impressionnisme.

Dans son écriture du Japon ancien, il se compose en 5 fragments, écrits en 31 symboles *on* (ou *more*) disposés sur une seule ligne, avec une répartition des *on* en 5-7-5-7-7 pour les 5 fragments.

Selon Maxianne Berger, «*Le poème, empruntant une syntaxe sans grammaire obligatoire, se compose de fragments, même disparates, d'images et de sentiments ...* » Pour autant, la simple juxtaposition d'éléments trop abondants, relevant plus de l'inventaire et ne faisant pas sens, ne constitue pas un tanka. Le troisième ou le quatrième vers peut fonctionner

comme pivot, unissant, de façon elliptique, ce qui précède à ce qui suit. Le tout réussit à suggérer une épiphanie de la nature humaine, à synthétiser une vérité qu'on peut sentir sans nécessairement la saisir. Le distique du tanka apporte à la réalité évoquée dans le tercet une dimension d'universalité. Le tout réussit à suggérer une émotion humaine, à synthétiser une vérité qu'on peut sentir sans nécessairement la saisir. » Il n'y a pas de séparation entre ces fragments, ni entre les mots. La préoccupation majeure est de créer un poème, par des mots, leur agencement, leur authenticité du sentiment et leur rythme. Il faut que le poème « *fasse sens* », comme le soulignait Teika.

Nous pensons également qu'il est nécessaire de créer un poème, issu de notre culture francophone, laquelle était très proche des Japonais, dans l'esprit impressionniste. De fait, l'usage de vers impairs, et notamment les 5 et 7 syllabes, n'est pas anodin. Cela participe de la musicalité, chère à Verlaine et Mallarmé, tout comme aux poètes japonais, y compris contemporains, comme Machi Tawara.

Quelle que soit la culture, le tanka se doit de respecter les 5 vers non rimés qui maintiennent la musicalité tout en préservant la brièveté. Ainsi, écrire cinq vers de 31 syllabes ne suffit pas. La forme et le style ont leur importance, mais plus encore le sens, comme le soulignait Teika. Écrire du tanka, c'est apprendre à se servir des résonances, des allitérations ; c'est donner une « couleur » au poème.

Et la modernisation du tanka, nous la devons notamment à une femme, Machi Tawara ; pour elle, ce poème est lié à la vigueur de l'instant, en y insufflant une sensibilité en phase avec la modernité urbaine. Elle a dit de sa poésie : « *À travers*

un rythme régulier, les mots commencent à s'ébattre pleins de vie, à répandre un éclat énigmatique. C'est ce moment que j'aime. » Enfin, pour écrire de bons tanka, il est essentiel de lire d'autres auteurs, anciens ou contemporains, de sortir le poème de son cœur et de le lire à haute voix – vous jugerez ainsi si sa musicalité est susceptible de toucher les oreilles du lecteur. En outre, il convient de ne rechercher ni l'emphase, ni la poétisation (le mot ou l'expression qui « *fait beau* »). Viser la plus grande simplicité dans le choix des mots; seul leur agencement leur confèrera de la force. Plus la simplicité est grande, plus on se rapproche de l'essentiel.

Patrick Simon

Directeur des Éditions et de la Revue du tanka francophone, en collaboration avec le comité de sélection des tanka de la revue.

Août 2010

Le tensaku est une façon d'améliorer son tanka.

Qu'est-ce qu'on pourrait retrancher ? (Souvent, le verbe ou plusieurs autres mots s'avèrent inutiles. Les adjectifs en particulier peuvent être superflus.)

Peut-on inverser les lignes ou réorganiser les éléments ?

Quel est le meilleur endroit pour la césure ?

Lesquels des mots pourraient être plus précis ?

Comment rendre l'image plus concrète ?

Quels mots ou concepts abstraits pourraient être remplacés par une image ?

A-t-on pensé à la juxtaposition entre le réel et les sentiments exprimés ?

TENSAKU

Les acteurs : l'auteure Marie Verbiale et André Vézina

Le tanka d'origine

O rires d'enfants
dans le filet à papillons
une feuille morte !
et, à la porte d'entrée
la canne de Jeanne

Le commentaire d'André

Dans votre texte je trouve les images très fortes (la feuille morte dans le filet qui suscite les rires et la canne à la porte d'entrée). Seulement voilà, il m'est difficile d'établir le lien entre les deux images, un commentaire partagé par un autre membre du jury. Voilà donc ce qu'à mon sens on pourrait tenter d'améliorer. Pour nous aider à y arriver, j'aimerais connaître les circonstances qui ont suscité ce poème et l'émotion ressentie ou l'inspiration du moment

La réponse de Marie

La première partie du tanka décrit deux jeunes enfants passant les derniers jours d'été à guetter en vain les papillons, leur surprise et leur joie de voir arriver comme un miracle non pas le papillon si longtemps espéré mais une feuille morte droit dans leur filet !

La seconde partie parle de Jeanne ; parente âgée et voisine, Jeanne a une particularité : sa canne qu'elle dépose toujours dehors à l'entrée, en carte de visite.

Je voulais donc juxtaposer les deux générations, les confronter et faire de cette scène un moment de pur bonheur, sans bien y parvenir en effet

Le commentaire et la proposition d'André

Le parallèle vient du fait que les enfants courent et s'amuse alors que Jeanne plus âgée ne peut plus courir et que l'amusement a cédé la place à la chaleur de l'amitié.

Le filet à papillons que l'on tient à la main et la canne sont deux objets qui font contraste, c'est à conserver absolument. Reste à marquer le parallèle entre l'amitié de deux adultes et le jeu des enfants. Il n'est pas nécessaire d'indiquer que la feuille est morte, car cela n'ajoute rien.

Alors voici ma proposition. J'ai essayé de respecter le sens et de conserver le maximum de mots de votre texte.

hop! une feuille
dans le filet à papillons
rires des enfants

à ma porte la canne
de ma vieille amie Jeanne

J'ai inversé le premier et le troisième ver, car les rires viennent après la capture de la feuille.

J'ai indiqué rires des enfants plutôt que d'enfants, car il s'agit d'enfants réels que vous connaissez.

J'ai indiqué qui était Jeanne par rapport à vous.

Voilà il me semble que le lien est plus clair et la juxtaposition des images plus sentie.

Enfin tout cela, je le sais bien, est très subjectif.

La réponse et le commentaire de Marie

Votre analyse est parfaite, la feuille morte était là pour marquer le kigo. serait-ce moins important dans les tanka ?

Celui que vous proposez est bien amélioré ; plus fluide plus léger. Mais on est sorti de la contrainte 5 7 5 7 7.

Dans la mesure du possible j'essaie de me plier à cette discipline ... parfois, souvent je l'avoue, pestant un peu.

Serons-nous grondés ?

je dirais : « la canne à ma porte » peut-être plus doux au rythme et on évite aussi la rime. Qu'en pensez-vous ?

Je me demande si d'inverser dans la première partie le premier et le troisième vers, conformément à la logique (mais est-elle bien indispensable dans la poésie) on n'en n'ôte pas l'intérêt ou du moins la curiosité ...

La réponse et le commentaire d'André

Ce qui a surtout changé dans la version que j'ai proposée c'est que cette fois vous êtes personnellement impliquée, vous n'êtes plus une simple observatrice, ce qui donne toute la force au poème. Voici la grande différence avec le haïku.

Dans les tanka japonais, les auteurs parlent d'eux, ils utilisent abondamment le moi sous toutes ses formes (je, me, moi, mon, mes...). Quant au kigo, il n'en est plus question dans le tanka. Comme vous le savez, le tanka ne doit pas être un haïku auquel on juxtapose une autre image, il doit être pensé comme un tout d'entrée de jeu.

Quant aux deux derniers vers, vous avez vu juste le rythme doit être plus doux. Votre proposition est intéressante, mais je fais une contre-proposition qui me semble encore mieux répondre à votre commentaire. La voici:

à ma porte la canne
de Jeanne ma vieille amie

et ainsi la rime, qui ne doit pas être recherchée, mais n'est pas pour autant interdite, disparaît.

Quant au premier et au troisième vers, on pourrait effectivement les inverser et ainsi revenir à l'original sans altérer la forme et le sens du poème.

La réponse de Marie et le tanka retenu

Dans la version définitive, je suggère - car il me semble que la canne est suffisamment évocatrice - de supprimer le mot «vieille» comme on a supprimé «morte», et de dire simplement :

***Oh ! Rires d'enfants
dans le filet à papillons
une feuille morte !
ô la canne de Jeanne
à la porte d'entrée...***

* Dans cette forme on imagine les rires avec la feuille dans le filet, c'est très bien !

Au cœur de juillet

*Les acteurs : l'auteur, Claude Drouin, et
Maxianne Berger*

*juillet
à l'ombre du feuillage,
des framboises --
ton chapeau de paille
aussi séduisant qu'avant
– Claude Drouin*

Le tanka de Claude Drouin que vous venez de lire n'avait pas initialement cette forme. Les membres du comité de sélection reçoivent une liste de poèmes dépersonnalisés et numérotés. Le numéro 99 se lisait comme suit :

*Au cœur de juillet
il fera tant lumière
que les ombres
éclateront comme fruits
je l'attendrai*

Les avis étaient partagés. D'une part, « [...] deux constructions sans article qui font système [...] Quand les fruits éclatent, ils ne sont pas ombre mais lumière ! ». Cependant, une version révisée semblait possible : « [...] avec cette ébauche et en gardant l'idée du rendez-vous l'auteur pourrait écrire un beau tanka ! »

La première question posée à l'auteur était la suivante : quelle était l'idée principale que vous vouliez rendre ?

Parfois, ce qui a inspiré un poème peut aider au *tensaken*. Les mots eux-mêmes ne sont pas toujours des témoins fidèles de leur propre présence. Dans la mesure du possible, on veut que le poème final s'approche de l'intention du poète. Cependant, un tanka n'est pas un journal intime. Dans la révision, il est parfois nécessaire de changer un détail « vrai » pour améliorer le poème.

Monsieur Drouin m'a expliqué que le *tu* est un être cher pour le *je*, qu'il y a une séparation géographique temporaire mais prolongée imposée par les circonstances de la vie. Dans leurs échanges, les ombres symboliseraient les tristesses de la séparation, et la lumière représenterait la joie quand ils se reverront, une joie si intense que ces ombres-tristesses seraient remplacées par un autre symbole positif, les fruits.

Ainsi, toute la première partie du poème, déjà composée d'abstractions et de généralités, serait en plus une représentation symbolique de plusieurs états d'esprit – une forme d'expression poétique tout à fait usuelle et acceptable dans la poésie occidentale, une poésie que Monsieur Drouin pratique déjà.

Ces vers sont non seulement symboliques, mais aussi destinés à n'être compris que d'une seule personne – d'où la difficulté pour les autres lecteurs. Le tanka est un contenant trop petit pour la totalité du symbolisme voulu.

J'ai donc fait deux propositions : soit de garder le poème tel qu'écrit et abandonner la possibilité d'en faire un tanka ; ou bien de garder le poème tel qu'écrit, mais de composer un autre poème, qui serait un tanka, à partir de ce qui est suggéré dans le poème d'origine. Cette « version » ne rendra pas tout le symbolisme. Un élément de départ sera

choisi : un détail parlant qui servirait de synecdoque.

Dans un tanka il est préférable de présenter les faits ou les événements en termes concrets afin que le lecteur puisse les appréhender de façon sensorielle et non intellectuelle. Parmi les trois symboles, *l'ombre* semblait ce qui était le plus difficile à concrétiser en accord avec le symbolisme personnel désiré. Ainsi, j'avais malheureusement suggéré à Monsieur Drouin d'utiliser *fruits* car un fruit est plus palpable que les jeux d'ombres et de lumière.

Je dis *malheureusement*, car je m'étais mal exprimée : entre l'éclatement des fruits choisis et l'annonce d'un rendez-vous, il y a quelques vers où un double-sens métaphorique érotique pourrait être possible, mais sans être du tout explicite.

La prochaine ébauche était la suivante.

*Au cœur de juillet
mon corps assoiffé
de nectar
tes lèvres framboise
je t'attendrai*

J'avais trop insisté sur la métaphore érotique, courante dans les tankas, mais le « sans être du tout explicite » s'était perdu dans le verbiage du courriel. Aussi, j'avais négligé de dire que cette métaphore s'établirait par juxtaposition. Et, à ce moment-là, j'avais ajouté à mes commentaires quelques tanka pour illustrer l'effet de la juxtaposition.

La version suivante fit presque mouche :

juillet
à l'ombre du feuillage,
des framboises -
ton chapeau de paille
te va aussi bien qu'avant

Le denier vers est le plus important dans un tanka. Dans cette version, il est composé de mots trop neutres. J'ai suggéré quelques variantes possibles – *charmant*, *charmeur*, *séduisant*, *pimpant*. Ainsi, Monsieur Drouin a produit la version à l'entête de cet article.

juillet
à l'ombre du feuillage,
des framboises -
ton chapeau de paille
aussi séduisant qu'avant

Nous avons ensuite échangé sur la ponctuation. Le même tanka, sans ponctuation, serait plus ouvert pour un lecteur. Or, la virgule joue un rôle grammatical, et Monsieur Drouin ne voulait pas que *framboises* soit compris comme génitif.

Le parallélisme dans ce tanka reste subtil : un chapeau de paille ombrage aussi, produisant de façon subliminale une équivalence entre les framboises et le *tu*. L'interrelation des deux volets repose aussi sur le non-dit. Les lecteurs qui n'ont jamais cueilli de framboises ont probablement l'expérience d'en avoir mangé. Sous-entendu, leur goût doux et juteux va donc colorer les deux derniers vers.

Sélection de 9 tanka sur 86 reçus

Au petit matin
le ciel plus noir que la nuit
croassement lointain
un corbeau dans la brume
cherche aussi son chemin

Claire Bergeron

La feuille craque
en roulant sur le béton
pleine de raideur
la vieille se demande
où s'arrêtera sa course

Micheline Aubé

Pluie sur le cimetière
les croix de granit lavées
et les fleurs mortes.
Hier encore ma grand-mère
dans les allées.

Chantal Couliou

Il pleut –
deux merles se bécotent
entre deux vers
je me mets à les observer
je m’ennuie de toi

Janick Belleau

Depuis la fenêtre
revoir les fleurs de Judée
me voici parti
sans connaître le retour –
il me reste les odeurs

Patrick Simon

Les tilleuls embaument
à la tombée de la nuit
au Mont Sainte Odile
je marche souvent vers eux
en mémoire pèlerine

Marie Grimonprez-Damm

Venues des persiennes
les premières lueurs du jour
sur ses paupières
si peu de clarté
pour retracer mon rêve

Claire Bergeron

Coups de cœur du comité de sélection

d'un saut à l'autre
l'écureuil atteint la cime
du vieux sapin
courbé sur sa canne un vieillard
s'affale dans son fauteuil

Claire Bergeron

Sur un banc de parc
se pose la tourterelle
tête en mouvement
l'adolescente penchée
ne voit que son iPhone

Micheline Aubé

Section 3

RENGA / TAN RENGA
TANKA ET PROSE POETIQUE

Hyakuhin du tram (printemps, été, automne,
hiver)

Pascal Sarpoulet

Quelle migration !
Les cravates du bureau
Toutes envolées !
J'imagine un continent
Où elles passent l'été.

Soudain la beauté !
Campus, chêne déployé
Forme haute et pleine.
Son image m'accompagne
Harmonie dans ma journée

Cet homme sans âge
Il me regarde écrire
D'un œil fatigué
Il décroche son portable
Et lui parle en allemand

La fille au long nez
Elle menace un enfant
Des pires sanctions !
Elle trouve qu'il a fait
Trop de bruit pour être honnête !

Un jeune homme à mèche
A mal lassé ses souliers
Son portable sonne.
Sur sa bouche se dessine
Une moue d'enfant gâté.

Une maman tendre
Malgré les chaos du tram
Câline son fils.
Elle a des yeux trop fardés
Et de jolis ongles peints.

Mes yeux étonnés :
La pelouse a reverdi
Sous la pluie d'été.
Pourrait-on dire cela
De l'émotion dans nos cœurs ?

Quand le tram la double
Ses longs doigts grattent son cou
Elle me sourit.
Le temps s'est évaporé
Comme la goutte à la tôle

La lumière rase,
Elle coupe les lointains
Qui s'effilochaient.
Le tram s'allonge sans fin
Comme le cheval du conte

Ils causent du temps,
Les oiseaux sur la branche,
En noir, deux élèves.
Peut-être vont-ils migrer
Avec les jours de décembre ?

Cette femme a pris
Ses deux couleurs à l'automne
Sans aucune honte.
Elle regarde dehors
Étonnée de son reflet.

Incendie d'automne
La flamme de l'écureuil...
...Au loin le couchant
Reffet encore d'été,
Déjà un souffle d'hiver.

Cette jeune fille
A raté son maquillage
A la patte d'oie.
Le charbon de son crayon
Lui a crucifié les yeux

La fille endormie
S'enroule dans le matin
Comme un gros chat roux
A l'arrêt, elle s'étire...
...peut-être un miaulement ?

Citrouille pressée
Sous un parapluie orange
Une fille en noir
Une dame qui marchait
A été éclaboussée.

De sa bague sage
Il vient mordre les deux pommes
Le serpent espiègle
Moi, j'observe le péché
Qu'il y a à croire au ciel.

En feuille d'automne
A l'autre bout du wagon
La rousse sourit
Quelle saison la précède
Bleue de givre et noir d'orage

Lourde bague en or
Sur sa main à la peau mate
Ensorcellement
Vulgairement elle écoute
Son téléphone portable

Il n'arrive pas
A nettoyer chaque trace
Soleil de novembre
Des morceaux de nuit sont là
Accrochés le jour durant

Homme sur le toit
Au bar-tabac de barrière
Après St Genès.
Manque-t-il de cigarettes
Véloce voleur agile ?

La feuille jaunie
Solitaire sur cet arbre
Résiste à l'automne...
...coule le flot des voitures
Chacune deux soleils froids.

La foule du tram
Indifférente aux saisons
S'ennuie doucement :
Le temps semble dépassé
Par sa propre dilution !

Qui peut rassurer
Malgré les jours effondrés
Le temps à venir ?
Femme au visage d'enfant
Refusant l'adolescence.

Lisant malgré moi
Le livre de ma voisine
Dessus son épaule
Développement durable
Elle semble s'endormir

Marchant dans la rue
Silencieuse sérénade
Ses cheveux oscillent
En treillis vert une femme
Semblant souple sortilège.

Maman fatiguée,
On la dirait fleur fanée
Ses gestes sont las.
J'effeuille la marguerite
Ainsi un soldat qui doute

Un enfant traverse
Juste à l'arrêt Saint-Genès
Avec son skate-board
J'avais oublié l'instant
Qui s'envole de mon âme !

A-t-elle été brune
Cette dame aux cheveux blancs
A-t-elle été blonde ?
A l'automne feuilles rousses
En tapis au pied des arbres.

Ses ongles vernis
A son majeur un jonc noir
Longue main lassée
Elle saisit un message
Sur un portable carré

Ajouré d'absence
Matin de pluie sur Bordeaux
Le temps qui se cherche
Cette vie entre deux trams
Comme un écartèlement

Le ciel de ses yeux
De ses sourcils en acanthe
Construisait le temple
Quatre enfants jouent en marchant
Le long de la voie du tram.

Salade fanée
Par le grand froid de novembre.
Elle est mal coiffée.
Je regarde les saisons
Passer dans l'eau de ses yeux.

Fondue l'apparence
Cohérence des journées
Frontière des nuits :
La lumière dégouline
Le long des vitres du tram

Apeurée la pluie
Malgré ses grands airs bravaches
Pilonnant Bordeaux.
Une Anglaise passe en short
Ses bas-résilles filés.

Elle lit, penchée
Je ne saurai rien de plus.
Blond, d'elle, un chignon,
Un foulard de coton rose
Harmonisé à son peigne.

Le lundi matin,
Vide à côté de la voie
Un carton de bières.
Ce fut un week-end pluvieux
Marqué du désœuvrement.

Les étoiles pleurent
Temps du tram rempli de doute
Proche de Noël.
Les contrôleurs font leur ronde
Acceptant les cartes bleues.

D'une autre saison
Sobre et sombre silencieuse
Passe une arrogante.
Elle rayonne en foncé
Sans doute est-elle amoureuse ?

Après Saint-Genés
Nous croisons les boulevards
Il fait toujours nuit.
Un peu comme petits pains
Poussent les boulangeries.

Mille pas perdus
Dans la brume de décembre
Résonnent encore
Comme absurdes cavalcades
De ta nuit ensorcelée.

Je regarde encore
Le parking abandonné
Aux pluies à venir.
Tousse et crache à l'automne
La couleur de nos voitures.

La lumière glisse
Dessus les aspérités
Vernissées de pluie,
Comme un vieillard le tram grince
J'imagine sa grimace !

Rempli de sommeil
En traversant le campus
Le tram nous accueille.
Il finit de s'étirer
Dans ce matin de décembre.

Dans l'obscurité
Même la pluie s'est perdue
Où peut-elle aller ?
Ponctuations au hasard
Plic-ploc sur le toit du tram.

« T'as cours aujourd'hui ?
J'y ai dit tu veux venir
Gavé déliré »
Le langage se délite
En longue lauze arrachée.

Elle est attentive
Cheveux courts et manteau noir
Roman policier.
Je regarde le matin
En cluedo déconstruit

Marchés de Noël
Patinoires provisoires
Ont poussé partout.
La vacuité du présent
L'éternité des étoiles.

Roman policé
Cheveux tirés en haut
Et cardigan sage
Prête à traverser l'année
Chaussures vernies en bas.

C'est la même pluie
De l'autre côté de l'an
Qui mouille la voie
J'ai presque perdu le compte
Des serpents ensorcelés

Un bonnet andin
Pour raison de plein hiver
Un poncho de laine
Elle lit un gros livre
On pourrait la croire laide

La pluie qui pianote
Elle glisse la lumière
Aux vitres du tram.
Le paysage reprend
Ses habitudes passées.

Montesquieu, Montaigne
Dialogue philosophique
A chaque passage.
Le tram distille toujours
Inutilement le temps.

Nous déraisonnons
Des routinières ornières
Enrobées d'or fin.
...Le bateau de l'embellie
A l'horizon incarné.

La nuit de janvier
Elle fouille dans son sac
Lumières du livre
Elle a des traits réguliers
La ville se déroule.

Coupée du dehors,
Elle lit à poings fermés
Un enfant qui dort.
Le tram lui est un berceau
Où se protéger des pluies.

Qui est le plus las ?
Autour de la vitre sale
Comme un serre-livre.
Son visage et son reflet
Même image fatiguée.

Comme autant d'Ulysse
Des bouchons dans les oreilles
Fuyant les sirènes
Refusant l'enchantement
Ils écoutent leur musique.

Cheveux trop tirés
Jeune fille renfrognée
Révisant ses cours.
Le temps est vraiment trop chaud
En ce début de saison.

Janvier lune ronde
Longue pelisse gelée
Œil du loup-garou.
Vêtu de noir, animal
Le bois observe l'hiver.

Elle est nue et danse
Cette herbe portée, le vent
Robe de rosée
Au bord du chemin, je passe
La lourdeur d'une existence

Trois grues sont posées
Sur l'avenir bétonné
En rythme d'espace.
Les ciels sont plein de chromos
Ils tiennent lieu de raison.

Lavant la conscience
Elle a oublié son chapeau
La pluie de janvier
Est-il vraiment si blasé
Tram serpentant l'improbable ?

Cette femme pomme
A un bien joli menton
Qui doute de tout.
Un piercing mange son nez
Et quatre bagues aux doigts

Son énervement
Elle le montre à ses ongles
Femme au téléphone.
Je l'imagine en été
Sur une plage de sable.

Est-elle perdue ?
Elle regarde une carte.
Sa beauté classique
Cambrée comme une danseuse
Elle descend à Montaigne.

Noir et blanc manteau
C'est un résumé de vie
Elle marche. Maigre.
Foule finement fendue
Comme l'eau qui se reforme.

La femme qui doute
Dans un visage bronzé
Inquiets yeux d'oiseau.
Tenir sa vie à distance
Comme un bébé à son sein.

Cruche renversée
Elle porte ses trente ans
En vomissements.
Sa bouche bien maquillée
Elle articule l'inutile

Fac illuminée
Au matin salue le jour
Qui travaille là ?
Les wagons du tram se peuplent
Peu à peu de voyageurs

Hiver en dentelle
Trembler pour lui au matin
Camélia précoce.
Petit chapeau qui s'avance
La passante a le nez rouge.

Elle a des yeux vifs
Qui disent son avenir
« J'ai peur de douter ».
Bibliothèque illuminée
Dans cette nuit de janvier.

Une poule glousse
Rousse et boule dans la foule
Son chapeau penché.
J'ai perdu la déraison
Qui justifiait la chanson.

Figée elle attend
Foule pressée autour d'elle
Hiver verrouillé.
Vendredi à quai. Le tram.
C'est si compliqué de vivre !

Pétrification
Grande écharpe et cache nez
Le froid revenu.
« C'est plutôt de la neige », il dit
Je goûte le silence blanc.

A « arts et métiers »
Changeant de place elle vient
S'asseoir devant moi
Le gratuit qu'elle lisait
Elle le laisse à son siège.

Belle impénétrable
Une femme noire écoute
Un autre univers.
Je regarde ses yeux clos,
En prière doigts croisés.

La malédiction
Dort comme un félin doré.
Avançons sans bruit :
Les quatre saisons en ronde
Tournent dans un autre sens.

A la pluie venue,
La lumière écartelée
Buée sur la vitre.
Mon regard s'était perdu
En suivant un reflet bleu.

Le grisé du temps.
Illusoire dérision :
Couronne en janvier.
Comme les perdreaux de l'an
Nous tirons le roi des fèves !

En glissant, la goutte
Reflète juste du gris.
Soleil qui se lève.
Chaque voyageur qui entre
Apporte avec lui son doute.

Ay que bonito
Elle regarde le ciel
Au bout du campus
Une Espagnole enjouée
Bat des mains à ce matin

Le ciel délavé
A pris des couleurs bonbon
Une horreur glacé !
On croirait une peinture
Qui a oublié de sécher.

Ce temps qui rougeoie
Ouvre à deux battants le ciel
De nos indolences
Je regarde au carrefour
Le feu rouge artificiel

Tortueux silence,
Au tic tac de ses dix doigts.
Le vert de ses yeux,
Au regard des circonstances,
Frôle le frémir des fous.

L'écharpe s'échappe
De son manteau de mouton
Au col ajusté.
Coquelicot, son sourire
Alimente mon secret.

Rouges, ses doigts gourds
A tâtons cherchent un livre
Dans son gros sac mauve.
Elle garde son regard
Sur le soleil qui se lève.

Un oiseau s'envole.
A l'aiguillage du tram,
Nos regards se croisent.
Les oiseaux ne disent rien :
Il taira notre secret.

Mutique et butée
Visage de poing fermé
Elle veut se battre.
Dehors le froid la regarde
De ses yeux dénaturés.

Bonhomme de neige
Dans le printemps à venir
Il est condamné !
Il avait tout oublié,
Même la raison du temps !

La vie l'a blessé :
L'ado triste dans le tram,
Qu'attend-il de nous ?
Sur son cœur la maman blonde
Porte un enfant endormi.

Le temps radouci
Pointe son museau de chien.
Pluie de février...
Fille blonde aux cheveux courts
Elle rit en compostant

Comme un haricot,
Il se préparer à germer
Autour de son livre.
Une maman kangourou
Emmitoufle son bébé

Fumées de sarment,
Elles montent vers le ciel
Droites dans le froid
C'est un travail de saison
De préparer le printemps.

Vapeur d'eau sa bouche
Je croyais qu'elle fumait.
Froid de février.
L'herbe est toute éclaboussée
Par l'orange du soleil.

Elle a des pompons
A sa bague délicate,
Sa main fuselée.
Elle vient d'ôter son gant
C'est pour se curer le nez.

Un rond bonnet rouge
Sur un visage tout blanc
Semble une allumette.
Ses ongles vernis s'agitent
Au galop de l'incendie !

La maison de ville
A la porte une cigale
Forêt de bambous
Hors d'haleine le coureur
Prend le tram à la voltige !

Grincements du tram :
Pouvons-nous croire aux dragons
S'ils ont de l'arthrose ?
... une dame en porcelaine
Fronce son nez joli.

Regard bien posé,
Comme un bouddha de Guimet
Plein de compassion
Il voit passer les passions
Et les gares de tramway

La brune aux yeux bleus
S'enseuille d'un rayon
Intime senteur.
Sur la place Pey Berland
Les gens semblent congelés !

Le ciel de janvier :
Il ne le griffera plus
L'arbuste en moignon.
Traces de roues dans les flaques
L'herbe est brûlée par le gel.

Main droite d'argent
A la main gauche de l'or
Elle a les yeux bleus
Ses ongles couleur carmin
Ont dû arracher des cœurs !

Vert cerclé de brun
Comme ronde de saisons
Les yeux de la dame
Elle porte une douleur
En écharpe de fourrure

Une mamie douce
Et ses trois petits fils
Caquètent en cœur
Elle les regarde encore
Quand elle marche avec eux

C'est beaucoup de bruit !
Dans le tram un bébé pleure
Que fait sa maman ?
Etonnée la jeune fille
Enlève ses écouteurs !

Fugitivement
Nous les avons tous perdus
Nos jours de printemps
Que restera-t-il après
Dans l'obscur renaissance

Pétri de fatigue
Je suis saisi par le froid
Tout petit pantin...
...mon cœur battait lentement
En observant la Garonne

Météo menteuse :
Son printemps est revenu,
La fille l'embrasse !
Sur l'improbable campus,
Mille regrets de l'hiver.

Façade de verre
Narcissique, le soleil
Chaque jour se mire.
La dame à l'écharpe verte
Porte des lunettes noires

Deux filles qui parlent
Peignent leur blondeur :
Partout la lumière.
Le soleil rasant salue
Les étudiants mal rasés...

Lumière en lambeaux
Encore quelques écharpes
Matin de printemps.
Une fille qui lisait
Le regarde en souriant.

Dans ses yeux trop bleus,
Je vois la ville qui passe
Le tram à l'envers.
C'est comme un ciel infini
Un après-midi d'été.

Cette demi-lune
Comme un sourire esquissé
Sur la demi l'autre.
Alors un enfant petit
Monte avec un sac trop gros.

Dimanche il pleuvra
Dit mon voisin calme et sage
Il lit un gratuit
Le tram semble indifférent
Mais il n'en pense pas moins !

Déjà les pollens ?
La dame tousse dans sa main
D'un air distingué.
Elle tire de sa manche
Un mouchoir comme un lapin.

Malgré l'habitude
Quand le tram passe au feu rouge
Je suis étonné.
Quand la fille vient s'asseoir,
J'aperçois son jean troué.

Sourire porté
Par le flot de la journée
Elle a des yeux gris.
Elle tire sa jupette
Va-t-il pleuvoir aujourd'hui ?

Section 4

PRÉSENTATION DE LIVRES
ET D'AUTEUR(E)S

Recension du Livre du Tanka francophone de Dominique Chipot

Par Danièle Duteil

Hasard du calendrier ? *Le livre du tanka francophone* a été publié au dernier trimestre 2011 et je remarque, à la lecture des premières pages, que la célèbre poétesse de tanka japonaise, Yosano Akiko, foulait justement le sol de la capitale française en 1912. Les plus curieux pourront d'ailleurs prendre connaissance de cet épisode grâce à l'accès libre, en ligne, à la traduction par Claire Dodane¹ du récit intitulé *Yosano Akiko (1878-1942) : Le séjour à Paris d'une Japonaise en 1912*. A moins qu'ils ne préfèrent parcourir la version papier².

1 Claire Dodane est professeure en littérature comparée à l'Université Lyon 3 et elle est l'auteure d'un ouvrage intitulé *Yosano Akiko, poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais* (Publications Orientalistes de France, 2000).

2 Référence papier : **Claire** Dodane, « Yosano Akiko (1878-1942) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 28 | 2008, 194-203.
Référence électronique : **Claire** Dodane, « Yosano Akiko (1878-1942) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 03 avril 2012. URL : <http://clio.revues.org/8652> ; DOI : 10.4000/clio.8652

Si ce passage à Paris resta plutôt discret à l'époque, il est frappant de constater qu'un siècle plus tard, à quelques mois près, le petit poème qu'elle maniait avec tant de délicatesse, a fini par éclore dans le paysage poétique francophone. Il était donc devenu intéressant et nécessaire de consacrer un ouvrage à cette aventure littéraire. L'auteur l'a bien compris qui choisit de nous l'offrir aujourd'hui et d'aborder ce sujet en quatre développements intitulés respectivement *Les premiers tankas francophones*, *Ecole et revue du tanka international*, *L'art du tanka francophone*, *Du génie poétique : la rhétorique du waka*.

Dans *Les premiers tankas francophones*, Dominique Chipot relate la lente introduction de la poésie japonaise en France, à la fin du 19^e siècle ; il est même question d'un « désert poétique » dû, semble-t-il à une « prééminence de la Chine sur le Japon » jusqu'en 1858.

Des figures se dégagent, auxquelles nous devons la diffusion de la littérature japonaise sur notre territoire à partir des années 1870. Tel est le cas par exemple de Léon de Rosny, auteur de différents travaux sur la poésie japonaise ; Judith Gautier, la première à adapter en Français des tankas japonais ; Paul Louis Couchoud qui, à l'aube du 20^e siècle, donne à cette poésie un élan décisif grâce à une étude sur le haïku et à ses traductions de tankas ; Emile Lutz, premier auteur de tankas francophones connu à ce jour ; Jean-Richard Bloch, acteur du tanka des plus marquants ; Jean Paulhan, auteur de la première

anthologie de haïku français ; ou encore Paul Fisch, René Druart, la poétesse de tanka Renée Gandolphe de Neuville.

Si le haïku rencontre en France un succès certain dès Paul-Louis Couchoud, le tanka peine à se faire reconnaître. En effet, ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale qu'il gagne vraiment les salons littéraires parisiens, quand Hisayoshi Nagashima crée « un cénacle spécialiste du tanka » et que Jehanne Grandjean, poétesse à l'initiative du tanka régulier français, se joint à lui. À partir de 1953, paraît la *Revue du Tanka International*.

D'autres noms s'imposent encore en France en matière de littérature japonaise, comme celui de Roger Munier, dans le domaine du haïku, ou encore de Jacques Roubaud, oulipien, tandis qu'outre-Atlantique résonnent ceux de Jean-Aubert Loranger et, très près de nous, André Duhaime, promoteur incontesté du tanka.

La seconde revue de tanka est fondée au Québec par Patrick Simon, en 2007.

La deuxième partie du *Livre du Tanka francophone, École et revue du tanka international*, retrace d'abord l'histoire, plus exactement la *Petite histoire illustrée*, de l'École Internationale du Tanka (1948-1973) et développe les quatre objectifs recherchés : *diffuser le tanka dans le monde*, afin d'aider au rapprochement des peuples en favorisant l'écriture de tankas chacun dans sa langue ; *réformer la poésie occidentale en l'orientant vers plus de simplicité et de sobriété* ; *œuvrer pour la paix des peuples*

et des âmes en créant des liens de fraternité à travers le tanka propre à réorienter le siècle vers le Beau ; *faciliter les échanges culturels entre la France et le Japon* : des relations mises en place dès 1952, date de création à Tokyo d'une section japonaise de l'école du tanka.

D'autres écoles et revues sont inaugurées au Japon et, en 1957, est publiée l'anthologie intitulée *Tanka international*, dirigée par Maître Nobutsuna Sasaki, offrant des tankas en japonais et en français ainsi que dans la langue maternelle des contributeurs. Une autre anthologie paraîtra en 1967.

Cette seconde partie s'enrichit de la description d'*Une séance à l'École Internationale du Tanka* : lieux raffinés, personnalités de haut rang, ambiance pluri-artistique, séquences orchestrées en trois temps sur fond de causerie, récital et lectures de tankas, photographies d'époque à l'appui.

Elle fournit aussi moult détails sur *La Revue du Tanka International* éditée de 1953 à 1972 : tirage, aspect de la couverture, format, contenu (rubrique tankas illustrée de textes d'auteurs francophones, japonais traduits, des fondateurs de l'école, Hisayoshi Nagashima et Jehanne Grandjean, et une quarantaine de poèmes écrits par des enfants), financement de la revue couronnée en 1956 du prix de la Langue française décerné par l'Académie Française.

Suivent les portraits des fondateurs qui ont tant œuvré pour faciliter les échanges franco-japonais

et promouvoir le tanka. Les lecteurs et lectrices prendront plaisir à découvrir par eux-mêmes, entre les pages de ce livre généreusement documenté de textes, manuscrits, photographies, portrait, Mme Jehanne Grandjean (1880-1982) et M. Hisayoshi Nagashima (1896-1973).

Avec la troisième partie, *L'art du tanka francophone*, nous découvrons les règles essentielles à observer par quiconque souhaiterait devenir Kajin ou auteur.e de tanka.

L'accent est mis sur l'importance de la musicalité et du rythme en 5 et 7, inscrit dans la tradition orale japonaise depuis les origines, qui renforce le sens sans recours à la rime. Mais les auteur.es contemporain.es ont défini « d'autres styles fixes » de tanka, présentés ici. Sont aussi à prendre en compte la césure et les divisions mêmes du poème.

ある日の歌物語 — 秋 —
Conte d'un jour en *tanka* – Automne –

Yuuko Suzuki 鈴木祐子

さらしなをばすてやま
わが心なぐさめかねつ更級や娘捨山にてる月を見て (よみ人しらず)

*"Mon cœur tout mon être
difficile à consoler,
ah Sarashina !
quand j'aperçois sur le Mont Obasuté
la lune briller."*

(Anonyme, Kokin-shū)

すこ
わが心赤き叫びに震へをり娘捨山にてる月凄し

Mon cœur tout mon être
sans cesse tremble dans le cri rouge,
sur le Mont Obasuté
la lune brille
terrible et triste.

あふた 2013
嵐吹くこの世の果ての夢飾り紅葉の錦三途覆ひて

La tempête siffle
dans le décor du rêve,
aux confins de ce monde
le brocart des feuilles devenues rouges
et la Rivière de l'Au-delà parée de cette étoffe.

そら 魚 は おきなごころ 2013 そら
曼珠沙華空一杯の笑み映ゆし幼心の大きなる空

Le ciel dans l'immensité
des fleurs rouges sacrées,
empli d'un sourire qui respandit,
ah le vaste ciel
dans le cœur de l'enfance !

こくう がいいろ かな にほ
虚空界色なし形なし匂ひなし星飛ぶ夜を丸呑みにして

Le monde dans sa Vérité manifeste
par-delà les apparences,
sans couleur ni forme ni odeur,
avale la nuit
et les étoiles qui s'envolent.

ハヤハヤ すずき たはぶ
茫々と薄野原の広がりて風と戯るその時深し

Les champs de *susuki*
s'étendent
jusqu'au bout de la confinitude,
dans la profondeur de l'instant présent
un jeu avec le vent.

スイッチョンスイッチョンとは懐かしの土間の片隅石ころ遊び

Souitchon souitchon
ah la sauterelle Souitchon !
Souvenirs
de jeux avec des cailloux
dans un coin de la pièce en terre battue.

きらきら
燦燦と降る陽の中をこぼれゆく涙掬ふは露の身ひとつ

Dans la pléiade des rayons
de la lumière qui tombe,
débordent des larmes,
les y puiser,
une existence éphémère comme la rosée.

朝霧あさぎりの彼方かたに消ゆる夢ゆめのまた夢追ゆめおひひゆかば山やまの端白はなしろし

Le rêve rêvé par un autre rêve
s'enfuit par-delà la brume matinale,
en le poursuivant
la crête des montagnes
apparaît toute blanche.

いついつのままに大おほきうなるや吾われが子こ笑わらみ木き漏もれ日ひに飛とぶ薄うす羽は蟬せみ蛸たこ

A quel moment au juste a-t-il grandi ?
Je me le demande ah !
mon enfant sourit et
dans la lumière qui perce à travers les feuillages
s'envole l'éphémère.

鳳凰ほうおうの召めいすといふ彼かの竹たけの實みのなる日ひの朝あさは透ときとほるらむ

Le matin du jour où éclôt
le merveilleux fruit du bambou
dont on raconte que le phénix se sustente,
tout deviendrait-il
transparent ?

貴方あなたまた案山あかし子こに似にたる面おもて差さして何なにをじいっと念ねんじてをらる

A quoi donc songe votre Grâce
quand retirée en Elle-même
les grâces de son visage
me font penser... ah !
un épouvantail ?

たそがれ いっこん あで 照はつぎ さんがい シャウ
黄昏の庭の一献艶やかに鬼灯に照る三界の生

Avec une belle coupe à saké
dans le jardin à la tombée du jour,
la vie des trois nobles existences
brille à la lumière de l'alkékege
aussi élégamment que des lampions d'ogre !

パ リ オ アラス
栗拾ふ巴里のお寺にゆく道は湖しづか鳥点

Les châtaignes ramassées,
sur le chemin de Paris,
ô mon cher temple majestueux,
au bord du lac paisible,
les corbeaux sont des points dans l'espace.

キラリあれ心覚むるや稲妻の走り去りてはまた何をか思ふ^も

Cela scintille,
ô mon cœur tout mon être s'éveille
au cri de l'éclair amoureux du riz !
et quand il part en courant
quel est l'objet de mes pensées ?

たひ おも 赤いひともし
水澄みて平らかにあるその面を緋一文字の貫く夕べ

La transparence de l'eau,
étaie sur toute son aire,
le soir quand un unique trait
d'une couleur écarlate
en perce la surface.

今はなき花野に遊ぶ子は昔明日といふもの語りてありき

Ah le champ des fleurs aujourd'hui disparu !
là où l'enfant jouait autrefois
et passait le temps
à se raconter
ce qu'on appelle "demain".

聞き事も聞く ちひ
斧琴菊と茶碗に絵付けして喜びし人小さう老いぬ

Sur le bol de thé
ses dessins signifiaient "entendre de bonnes choses",
elle s'en était réjouie,
ah maintenant cette personne
petite et toute vieillie !

をばすてやま
わが心漂ひの果て祈りをり姨捨山にてる月を見て

Mon cœur tout mon être
flottant à l'extrême
prie avec insistance
quand j'aperçois sur le Mont Obasuté
la lune briller.

Traduction de Pierre Godo
Galerie Yuuko Suzuki
Clair d'encre
Village Saint Paul
23 rue Saint Paul 75004 Paris France

Notes

Sarashina, le Mont Obasuté : “Obasuté” signifie “la vieille abandonnée”, c’est le nom d’une montagne du canton de Sarashina dans la province de Shinano, d’après une légende qui raconte comment jadis des vieillards auraient été abandonnés dans la montagne. Bashô a dit de cette montagne qu’elle ressemblait à une vieille femme recourbée qui pleure.

Tanka : “chant court”, une des formes les plus courantes du *waka*, la poésie classique japonaise. Il est constitué de 31 syllabes en cinq vers de 5 7 5 7 et 7 syllabes.

Kokin-shû ou Kokin waka-shû : “Recueil de poèmes de jadis et de maintenant”, il s’agit d’une anthologie regroupant plus de mille poèmes, majoritairement des tanka, commandée en 905 par l’Empereur et sans doute achevée vers 913.

Présentation de l'auteure

Yuuko Suzuki 鈴木 祐子

Née à Ôsaka (Japon).

Commence à l'âge de 6 ans la calligraphie japonaise avec de grands maîtres renommés, notamment Maître SUMIYAMA Nanboku.

Yuuko Suzuki a enseigné de 2002 à 2011 au Musée Guimet les arts japonais, bouddhiques et la calligraphie.

Travaux artistiques : Peinture abstraite (huile, encre, pastel, tempera, aquarelle...), différents types d'installation notamment en utilisant le papier japonais, et des performances en public.

Publications d'illustrations de textes de poètes et d'écrivains français.

Publications de poèmes en japonais.

Ouvre la Galerie Yuuko Suzuki – Clair d'encre à Paris en 2011, espace exposant en permanence ses œuvres.

L'enseignement bouddhique de la Vacuité, la Non-dualité et la Paix est la base de sa vie et sa démarche fondamentale artistique.

Elle illustre des poètes et des écrivains français, et réalise des performances, dont une lors de la Nuit Européenne des Musées en 2010 au Musée Guimet, et une au Jardin d'Acclimatation dans le

cadre du Jardin Japonais en 2012.

Quelques-uns de ses livres

- “Calligraphie japonaise“ éd. Fleurus, 2003 Paris.
Une édition anglaise, 2005 - Search Press, Angleterre. Une édition polonaise, 2008 – RM, Pologne.
- “Noces pour la main d’un monde“
Poèmes de Pierre GODO, une quarantaine de peintures de Yuuko SUZUKI, éd. Voix d’encre, 2005, Montélimar.
- “Richesses du Livre Pauvre“
Livre d’artistes et de poètes avec une œuvre de Yuuko Suzuki, Gallimard, 2008, Paris.
- Illustrations pour la collection Bouche-à-Oreille (éd. Voix d’encre, publication annuelle), 2005-2010, Montélimar.
- Publications régulières en japonais, notamment des poèmes tanka dans la revue Suïro. (Yokohama) depuis 2007.
- Bibliophilie – “ Traverser”, recueil poétique de Pierre Godo, avec les peintures originales de Yuuko Suzuki, édition de luxe à tirage limité. Éd. Akié Arichi, 2011, Paris

Abonnement

1 an / 3 numéros : 40 \$ ou 40 euros (frais d'expédition inclus)

Prix au numéro

Prix au numéro au Canada : 18 \$ (taxes et expédition incluses). Prix au numéro ailleurs : 18 euros (expédition incluse).

Paiement :

Payable à l'ordre de La *Revue du tanka francophone*

Par chèque en dollars canadiens

Ou par mandat international

Ou par Paypal : sur notre site :

<http://www.revue-tanka-francophone/ventes.htm>

Adresse de la Revue :

Revue du tanka francophone

2690, avenue de la gare

Mascouche, QC

J7K 0N6

Canada